

VIDY THÉÂTRE
LAUSANNE

REVUE DE PRESSE

**THOMAS
OSTERMEIER**

La Mouette

26.02 – 13.03.2016

REVUE DE PRESSE - SOMMAIRE

La Mouette

Presse écrite

- 27.07.2015 Les Trois coups
Lorène de Bonnay *Ostermeier questionne
l'homme sur la scène du monde*
- 03.09.2015 Le Temps
Alexandre Demidoff *Thomas Ostermeier, les
mille et une vies d'un démon du
théâtre*
- 21.01.2016 Le Temps
M.-P. Genecand *En maître du théâtre,
Thomas Ostermeier raconte son
art et méduse Vidy*
- 03.02.2016 Scènes Magazine
Nancy Bruchez *La Mouette*
- 21.02.2016 Le Matin Dimanche
Mireille Descombes *Thomas Ostermeier ou la
passion de la vraie vie*
- 24.02.2016 24heures
Gérald Cordonier *Thomas Ostermeier entonne
Tchekhov à Vidy*
- 26.02.2016 Le Monde
Fabienne Darge *La Mouette en trois actes,
avec Thomas Ostermeier à
Lausanne*

- 26.02.2016 Le Temps
Alexandre Demidoff « *Tchekhov, ce frère ironique et lyrique* »
- 27.02.2016 RTS - Agenda Culturel
Anne Marsol/Gax « *Thomas Ostermeier, le paradoxe du théâtre, de retour à Vidy* »
- 27.02.2016 Deutschlandfunk
Eberhard Spreng « *Thomas Ostermeier inszeniert Tsechchows Möwe* »
- 29.02.2016 24heures
Boris Senff *A Vidy, Ostermeier découpe avec art les ailes de « La mouette »*
- 01.03.2016 Sortir
Alexandre Demidoff *Anton Tchekhov ou l'amour fou du crépuscule*

Radio

- 26.02.2016 Deutschlandradio Kultur
Spreng Eberhard *Lausanne : Thomas Ostermeier inszeniert Tschechows « Möwe »*
- 29.02.2016 RTS - Vertigo
Thierry Sartoretti *Théâtre : « La Mouette »*

LES TROIS COUPS

LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT

27 juillet 2015

Les Trois Coups 27 juillet 2015 Festival d'Avignon et Off, les Trois Coups, Reportages

Petit aperçu non exhaustif de la pensée dense et féconde
de Thomas Ostermeier



Ostermeier questionne l'homme sur la scène du monde

Par Lorène de Bonnay

Le metteur en scène allemand et directeur de la Schaubühne de Berlin s'est généreusement exprimé en France ces dernières semaines, au sujet de son engagement artistique et politique : master class, conférences, signatures de « Backstage », rencontres avec le public à Paris et Avignon. Petit aperçu non exhaustif d'une pensée dense et féconde.

L'évolution artistique de Thomas Ostermeier est indissociable de sa fonction de directeur à la Baracke, puis à la Schaubühne depuis quinze ans. Véritable îlot de résistance culturelle et politique, ce théâtre privé reçoit des subventions publiques

(fédérales) librement dépensées qui permettent de posséder une compagnie permanente. Deux cent vingt employés – comédiens, techniciens, dramaturges, etc – peuvent ainsi évoluer dans le temps et se voient socialement respectés. Seulement, l’océan libéral menace d’engloutir de tels espaces, et une polémique grandit actuellement en Allemagne : pourquoi ne pas substituer aux compagnies permanentes des indépendantes, lesquelles seraient soutenues financièrement par des coproductions avec plusieurs villes, comme en France ou en Angleterre ? Le metteur en scène et administrateur défend donc bec et ongles un théâtre institutionnel permettant à l’art et à l’homme de s’épanouir : les comédiens de la troupe de la Schaubühne ont un parcours d’éducation et une formation complets, les dramaturges et artisans sont reconnus. Quant au public, il est invité à se rassembler, à partager des formes et des narrations, non à consommer du divertissement.

Ce cadre privilégié mais fragile permet aussi d’approfondir le travail avec les acteurs, qui fait tant jubiler Ostermeier. En juin dernier, il a expliqué aux étudiants de l’École des beaux-arts et du Conservatoire national supérieur d’art dramatique sa méthode. Il a grand soin d’un jeu « raffiné » et « crédible », nourri par la réalité de la vraie vie sans en être une simple copie, évitant les clichés sur les personnages et privilégiant l’intensité dramatique. Son travail s’appuie donc sur des « piliers » : le rythme du texte et le mouvement des corps sur scène visant à capter l’attention du spectateur (inspirés par la théorie d’Eisenstein, le « montage d’attractions »), les situations qui déterminent le rôle et permettent à l’interprète de s’approprier l’action (« circonstances majeures » de Stanislavski), le face-à-face entre comédiens (Sanford Meisner), les exercices de *storytelling* qui incitent à puiser dans l’expérience personnelle pour alimenter une situation.

Cette passion pour les acteurs, pour les possibilités qu’offrent leurs diverses personnalités au fil des ans, traduit à la fois une quête artistique (inventer une façon de jouer) et un intérêt pour l’homme et le monde. Il s’agit, avec les comédiens, d’observer « la réalité du comportement humain », d’être ouvert sur le monde qui nous entoure, d’approfondir les questions posées par le texte, l’espace, les couleurs. Et de découvrir des formes. Dans ce sens, ce théâtre prône un « réalisme nouveau, narratif » (n’ayant rien à voir avec le mouvement culturel du xix^e siècle), éloigné de la prétendue avant-garde allemande actuelle qui prône déconstruction et expérimentations formelles. Entre parenthèses, on s’étonne d’apprendre, en France, que notre Allemand préféré se trouve égratigné par les curateurs, programmeurs et journalistes culturels de son pays, parce qu’il ne serait pas postdramatique !

L’art du théâtre pour émanciper l’homme

Ses spectacles explorent donc la monstruosité humaine et dissèquent des conflits qui font tomber les masques, à travers des textes contemporains (comme Norén, Foss, Kane, Reza) ou classiques. Avec ses mises en scène précises et dynamiques d’Ibsen, qualifiées avec humour de « pièces de chambre », Ostermeier questionne notre société capitaliste, la corruption, la peur de perdre son statut social à cause de la crise et les drames bourgeois abyssaux qu’elle engendre. Son analyse est sociologique et politique. La série de documentaires (en ce moment sur le site d’ARTE ¹) consacrées à la tournée d’*Un ennemi du peuple* en Angleterre, à Moscou et en Inde, souligne, en outre, le souci

de la réception dans le monde de ce spectacle évocateur : éveille-t-il les consciences politiques, ou cette entreprise est-elle présomptueuse (à Calcutta, par exemple, où les problèmes occidentaux paraissent plus que relatifs) ? Le film donne la parole à l'équipe artistique, aux spectateurs russes, anglais et indiens, sans jamais juger. La leçon de *Mesure pour mesure* est retenue ². Au fil des images, se dessine peu à peu un état des lieux passionnant, sous forme de questionnements, sur le lien entre le peuple et la (fausse) démocratie : quels choix de vie a-t-on dans une société soumise au marché, qui valorise le profit et la compétition, exclut les pauvres ? Un engagement de pacotille, plein de bons sentiments et d'humanisme ? Une compromission ? Une radicalisation politique ?

Les adaptations des pièces de Shakespeare permettent aussi de questionner, de façon très moderne, le rapport de l'homme en général (quel que soit son milieu) à la mort, au pouvoir (*Richard III*, *Mesure pour Mesure*), à la folie (*Hamlet*, *Othello*) ou au désir (*le Songe d'une nuit d'été*). Et avec quelle fureur, créativité et grandeur ! Ce qui fascine Ostermeier, c'est le puits sans fond des interprétations des textes, la bigarrure du style, la complexité et la hauteur de vue de cet auteur rebelle inégalable. Il invite, par exemple, à se demander qui se dissimule derrière le masque des mots, ou pourquoi les héros shakespeariens sont hantés par leur mauvaise conscience alors que les meurtriers actuels commettent banalement le Mal... Le documentaire intitulé *Hamlet en Palestine*, réalisé dans les territoires occupés lors de la tournée de la pièce (diffusé au Festival d'Avignon en 2013), témoignait là aussi de l'engagement du metteur en scène. Non seulement, il questionnait le pouvoir du théâtre au cœur d'un conflit où la vérité est affaire de point de vue, la capacité ou non de l'art à inquiéter (l'artiste et directeur du Freedom Theater Juliano-Mer-Khamis, fils de juive et d'Arabe, avait été assassiné). Mais il menait aussi l'enquête sur ce Juliano-Hamlet qui vivait sans repos à Jénine, qui oscillait entre « être ou ne pas être », « rêver peut-être » (en jouant) et dont la mort cessa d'ennuyer aussi bien la police israélienne que l'Autorité palestinienne...

On l'aura compris, la « curiosité enquêteuse et non résolutive » (à la Montaigne ³) de Thomas Ostermeier impressionne son public. Sa volonté de comprendre le monde et le théâtre, de ne pas verser dans le dogmatisme ou l'autosatisfaction. Son attention humble et délicate à l'humain et au vivre-ensemble. Son exigence. Son désir de créer des émotions fortes et accessibles, d'exalter l'énergie dionysiaque de l'existence. Les spectateurs français attendent déjà ses prochaines créations (*Bella figura* et *la Mouette*). Et certains rêvent de le voir monter des formes lyriques, épiques, toujours plus baroques et modernes...

1 Le site <http://concert.arte.tv/fr> diffuse ces vidéos jusqu'au 21 juillet 2016. Il faut rappeler que la pièce d'Ibsen évoque le combat du Dr Stockman pour la vérité : il a découvert que les eaux des Thermes pour lesquels il travaille, et qui font prospérer la ville (dont son frère est le maire), sont polluées par les tanneries (que possède son beau-père). Plein de bons sentiments, il veut parler à la presse, mais se trouve peu à peu désavoué. Il tente alors une réunion publique avec ses concitoyens et développe l'idée problématique que « La majorité n'a jamais raison, la minorité a toujours raison ». C'est à ce moment de la représentation qu'un débat en direct s'instaure avec le public de la salle sur le thème de

la démocratie.

2 « Ne jugez point, et vous ne serez point jugés. Car le jugement que vous portez, on le portera sur vous, et l'on vous mesurera avec la mesure dont vous vous servez », dit l'Évangile selon saint Matthieu, auquel se réfère la pièce *Mesure pour mesure* de Shakespeare, montée par Ostermeier.

3 *Montaigne et la Curiosité nonchalante*, Bénédicte Boudou et Nadia Cernogora.

Photo de Thomas Ostermeier : © Paolo Pellegrin

LE TEMPS

Jeudi 3 septembre 2015

Thomas Ostermeier, les mille et une vies d'un démon du théâtre

A la tête de la Schaubühne de Berlin depuis 1999, le metteur en scène enfièvre les salles partout dans le monde. Intensité de jeu, clarté de propos, choc de l'image: tel est son art. Rencontre avec un géant à l'occasion de son spectacle «Dämonen», à l'affiche de La Bâtie -Festival de Genève



Ses spectacles survolent partout dans le monde. L'Allemand Thomas Ostermeier présente «Dämonen» à La Bâtie

Le directeur de la Schaubühne de Berlin incarne un idéal de théâtre, «élitaire pour tous»

Au premier contact, c'est la barbe qui frappe. Parce qu'elle est rousse. Puis le bleu lame des yeux. Puis la taille, bien sûr, qui vous fait sentir nain. Thomas Ostermeier, 47 ans, possède l'aura du Viking. La poigne aussi. Jugez. Depuis quinze ans, il dirige l'un des plus grands théâtres d'Europe, la Schaubühne de Berlin. Une troupe à demeure, près de 220 employés. Et des productions qui s'arrachent à Paris comme à Sydney, à commencer par **Dämonen**, texte de Lars Norén, à l'affiche de La Bâtie, ce week-end au Théâtre de Carouge.

S'il fallait être brutal, on dirait que le théâtre «élitaire pour tous», c'est lui. Intensité de jeu. Clarté de propos. Plaisir de l'invention. Sa mise en scène de Richard III au dernier Festival d'Avignon en témoigne: chaque soir, une foule en joie saluait debout la performance de la troupe et de son héros, l'acteur Lars Eidinger - il joue dans Dämonen.

Mais revenons à la barbe et au palace lausannois où Thomas le Viking vous reçoit. Il répète La Mouette de Tchekhov, à l'affiche du Théâtre de Vidy en février. A vrai dire, il vient de terminer une session de quinze jours. Tout à l'heure, il volera vers Berlin. «On est encore loin du spectacle, on ose tout, c'est comme des vacances.» A ses comédiens, il demande d'extraire de leur propre histoire un épisode qui fait écho à la pièce et de le mettre en scène. «C'est d'une force, je rêverais d'un spectacle qui ne serait constitué que de cela.»

Les géants cachent parfois des lutins. «Enfant, Thomas, comment étiez-vous?» Mal dans sa peau, triste souvent et en colère. Il ne le dit pas ainsi, mais vous le devinez. «J'ai grandi à Munsterlager, une ville affreuse construite autour d'une caserne, la plus grande d'Allemagne à l'époque de Guillaume II. Mon père était militaire, la caserne était à cinquante mètres de la maison, j'avais l'impression d'y vivre. Puis nous avons déménagé à Landshut, une ville militaire encore, mais en Bavière.»

Les tirs de mortier comme réveille-matin. Le beuglement des tanks comme berceuse. Dans les oreilles de Thomas, la guerre est un scénario toujours plausible. «Ce que je retiens de ces années? La terreur.» La maison est une extension du régiment. Le père est dur, méchant quand il boit. La mère, vendeuse, protège ses trois garçons. A leur départ de la maison, elle quittera à son tour le domicile.

«Je ne dois rien à mon père, à part les gênes. Je dois à ma mère la capacité de vivre. Son amour m'a sauvé. Sans elle, je n'aurais pas survécu à la violence de cette enfance.» Helmut Kohl gouverne alors la République fédérale allemande. L'Allemagne de l'Est est encore un cousin hostile. Thomas a 17 ans, il tend le pouce au bord de la route, traverse l'Italie, la Grèce, la Turquie, les Balkans. Des études? Jamais. Il veut être pop star. La nuit, il est un peu punk, avec sa basse électrique, au milieu de sa bande.

A 18 ans, après une enfance de garnison, on se sent révolutionnaire. Thomas vit dans un squat à Berlin et milite à l'extrême-gauche. Parfois, il va cogner des néofascistes. Il est long, maigre, aigu, il n'a pas peur des coups. Quand il a le blues, il s'imagine cuistot sur un cargo. Il adore ça, les casseroles. Mais le théâtre, alors? Faisons l'hypothèse qu'il est sa providence. A 15 ans, il s'agrège à un groupe de jeunes qui ne jurent que par l'existentialisme, par Sartre, Camus et les cols roulés noirs, comme il le confie au journaliste Gerhard Jörder, dans Ostermeier, backstage (L'Arche), livre d'entretiens captivant. Il aime ça, baratiner sur les planches, taper dans l'œil des filles.

L'Allemagne va se réunifier. Thomas enchaîne les concours d'entrée dans des écoles de théâtre. Que des échecs. Jusqu'au jour où une amie lui parle de l'Institut Ernst Busch à Berlin et de sa section de mise en scène. Il est admis. Ces études sont une révélation: il se passionne pour les théories de l'espace et du jeu de Vsevolod Meyerhold, ce metteur en scène soviétique révolutionnaire. Pour celui-ci, l'acteur est un acrobate, il flirte en athlète avec le vide. Thomas aime cette pulsion-là.

Acrobate, il l'est à sa façon. En 1996, il est catapulté à la tête de la Baracke, une scène logée dans une baraque, justement, sur un chantier, à l'ombre du prestigieux Deutsches Theater. Il y monte des spectacles qui essorent nos mercantilismes. La pièce étendard de la période est Shopping & Fucking du Britannique Mark Ravenhill. Toute une jeunesse se passe le mot: la Baracke est notre radeau. La critique encense. Thomas Ostermeier a 27 ans, Berlin a le béguin pour lui. La Schaubühne, elle, s'effrite, de crise en crise. On lui propose de reprendre la grande maison, avec trois personnalités, dont la chorégraphe Sasha Waltz. Quinze ans plus tard, il est seul aux commandes, très bien entouré cependant, souffle-t-il.

Mais regardez Thomas Ostermeier. Dans son fauteuil pourpre, il a la superbe d'un héritier. «Je viens pourtant des bas-fonds ouvriers, des garçons de mon milieu ne font pas du théâtre.» Il succéderait à ces maîtres allemands que sont Peter Zadek, Peter Stein, Matthias Langhoff. «Je ne crois pas être un metteur en scène allemand. Mes influences sont russes, avec Meyerhold et Stanislavski, française avec Antonin Artaud à qui j'ai consacré mon spectacle de diplôme, britannique avec Sarah Kane, cette écrivaine qui se suicide en 1999 à 28 ans. Je ne représente aucune vague, je suis un soliste européen.»

L'Europe l'aime, la France en particulier qui lui a proposé, pêle-mêle, la direction du Festival d'Avignon, celle du Théâtre de l'Odéon à Paris, de la Comédie-Française. «Je ne dis pas non pour toujours. mais mon bonheur à la Schaubühne. c'est la troupe. Travailler avec les mêmes

acteurs pendant 10-15 ans permet d'approfondir une méthode, une esthétique. Ça se passe avec Lars Eidinger, qui est devenu une vedette, avec les autres aussi.»

On lui demande s'il est toujours de gauche, lui qui critique la mollesse de sa génération. Il répond par l'affirmative. «Ce qui me bouleverse, c'est ce qui se passe avec tous ces gens qui fuient leur pays. Ma compagne et moi allons aider dans des centres d'accueil.» Mais il doit filer. La Mouette encore. Puis l'avion. S'il fallait vous qualifier, Thomas? «Je suis un voyeur, mais avec beaucoup d'amour. Je prends plaisir à regarder les autres, quoi qu'ils fassent.» Là, il vous fixe et vous êtes transpercé.

Dämonen, La Bâtie - Festival de Genève, Théâtre de Carouge, sa 5 et di 6; [rens. www.batie.ch](http://www.batie.ch)
«Je viens des bas-fonds ouvriers, des garçons de mon milieu ne font pas du théâtre»

En maître du théâtre, Thomas Ostermeier raconte son art et méduse Vidy

Marie-Pierre Genecand

Publié jeudi 21 janvier 2016 à 17:50, modifié jeudi 21 janvier 2016 à 17:53.



Le metteur en scène allemand a donné une masterclass mercredi au public lausannois. Brillant

Royal, Thomas Ostermeier! Tellement à l'aise, évocateur et souverain. Mercredi soir, le directeur de la Schaubühne, à Berlin, a donné une Masterclass à Vidy et le public en a été médusé. D'abord, ce constat, réjouissant. Quand on aime le théâtre, on n'aime pas seulement le voir, on aime aussi entendre un pro le raconter. Ainsi, la salle Apothéloz était-elle à peine assez grande pour contenir les fans du metteur en scène allemand, séduits par la puissance de ses acteurs et la pertinence de ses lectures.

Son truc? Le réalisme. Qu'il a savamment opposé au naturalisme. Le naturalisme, a-t-il expliqué, c'est la plate reproduction des choses. Le réalisme, lui, permet au théâtre de faire affleurer le sous-texte de la vie, les éléments qui se situent en profondeur. Oui, mais comment obtient-il de ses acteurs ce jeu si perçant et si percutant? En arrivant aux répétitions sans n'avoir aucun concept de mise en scène préalable. «Il s'agit vraiment d'un laboratoire. Les comédiens donnent le meilleur d'eux-mêmes dans leur vision du texte, je me place en spectateur et ne garde que ce qui me semble en phase avec la réalité, et ensemble, on arrive à un résultat deux fois meilleur que ce qu'on aurait pu imaginer chacun de notre côté», a-t-il détaillé en français. Le meilleur en bande et au carré, l'accord est parfait.



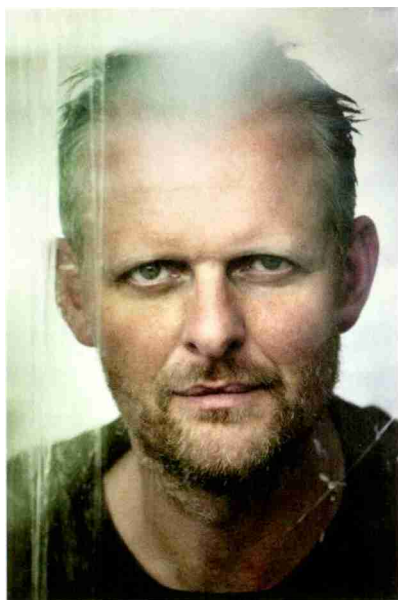
vidy-lausanne

La Mouette

L'ennui, l'amour, le théâtre, l'art : la vie en somme. Par sa mise en scène contemporaine de *La Mouette* de Tchekhov, Thomas Ostermeier nous rappelle que le chef-d'œuvre de l'auteur russe demeure intemporel.

Metteur en scène parmi les plus marquants de sa génération, Thomas Ostermeier, après avoir exploré les gouffres d'Ibsen avec *Les Revenants*, se laisse séduire cette fois par *La Mouette* de Tchekhov. L'un de ces textes auquel tout metteur en scène envisage de se confronter à un moment ou à un autre. Du 26 février au 13 mars au Théâtre de Vidy, Thomas Ostermeier se prêterait avec passion à l'exercice. Né en 1968 à Soltau, il devient en 1999 directeur artistique de la prestigieuse Schaubühne de Berlin qu'il dirige encore aujourd'hui. Son théâtre interroge l'homme et sa place dans la société.

Thomas Ostermeier, avec sa clairvoyance habituelle, explore, creuse les élans et les tourments qui agitent l'âme humaine. Comme il aime



Thomas Ostermeier © Paolo Pellegrin

à le dire, sa passion actuelle consiste à expérimenter avec ses acteurs des « situations entre les

personnages », dans un théâtre intime et esthétique. On retrouve dans la distribution de *La Mouette* Valérie Dréville, déjà appréciée en 2013 pour son jeu tout en nuances dans *Les Revenants*. Elle tiendra ici le rôle de Irina Nikolaïevna Arkadina. Et puis également Jean-Pierre Gos, dans le rôle de Piotr Nikolaïevitch Sorine et Sébastien Pouderoux de la Comédie Française en Evgueny Sergueïevitch Dorn.

Crédibilité du jeu

Lorsqu'on demande à Thomas Ostermeier comment il rêve « sa » *Mouette*, il la définit en empruntant les mots de Tchekhov lui-même : « Dans cette pièce, il y a 78 kg d'amour. » 78 kg, soit le poids de l'auteur. Il y a donc mis toute sa personne, toute sa vitalité, mais aussi tous ses questionnements autour de la possibilité de l'amour. Ce sont précisément ces questions-là que

Thomas Ostermeier voudra principalement explorer. Car comme tous les grands textes de théâtre, *La Mouette* contient plusieurs niveaux de lecture : le conflit entre les générations, une réflexion sur l'art et le théâtre ou encore un drame sur les malheurs de l'amour. C'est cette dernière thématique qui retiendra toute l'attention de Ostermeier.

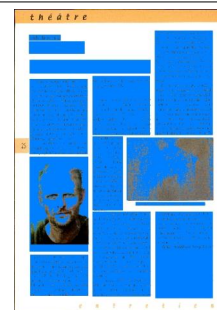
Pour appréhender le texte en français, il fait appel à Olivier Cadiot, déjà sollicité pour *Les Revenants*. « C'est surtout pour sa sensibilité

poétique qu'il apporte à mon univers, à ma vision du sujet que la traduction de Cadiot est précieuse. » Au début des répétitions, la collaboration avec le traducteur semble être déterminante. L'ensemble de l'équipe artistique se réunit autour de lui pour une lecture du manuscrit, page par page et réplique par réplique. Mais pour Ostermeier, il ne faut pas perdre de vue que si les comédiens abordent le jeu en tant qu'échange avec le partenaire, la langue ne constitue jamais un obstacle.

Il a travaillé avec des comédiens en russe et en néerlandais, avec des langues qu'il ne maîtrisait pas, contrairement au français. Et il en conclut que « percevoir son partenaire, et vivre une situation véritable dans le moment présent, c'est ce qui donne de la crédibilité au jeu. Au-delà du texte et donc de la langue parlée. »

Quant à la scénographie, Ostermeier souhaite garder pour l'instant une part de mystère : « Je préfère ne pas trop révéler avant la première... Le travail de Jan Pappelbaum pour les décors dépendra sans doute d'une certaine abstraction, pour créer une situation plutôt intemporelle. Il sera soutenu en live par une peintre, Marine Dillard. »

Derrière cette dramatique comédie de mœurs, l'auteur aborde le problème du statut des artistes et de l'art. La pièce poursuit une réflexion sur l'idée que la création n'est pas forcément libératrice. L'amour y est aussi représenté comme un engrenage de malentendus et de douleurs : l'instituteur aime Macha qui aime Treplev qui aime Nina qui aime Trigorine, lequel n'aime personne mais est aimé à la fois par Nina et par Arkadina, elle-même adorée par Dorn, lui-même aimé par Paulina qui se détourne de Charmaïev.



Scènes Magazine
1211 Genève 4
022/ 346 96 43
www.scenesmagazine.com

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines spéc. et de loisir
Tirage: 5'000
Parution: 10x/année

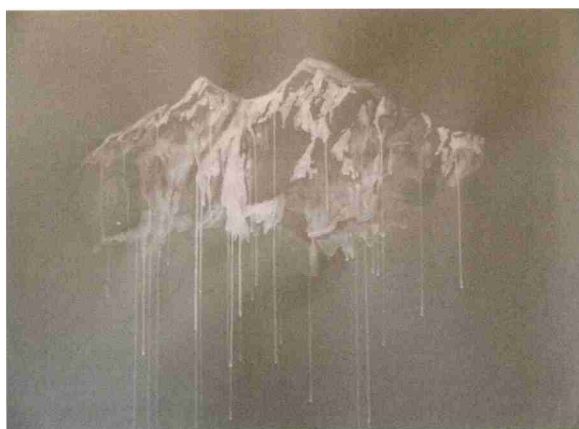
N° de thème: 833.021
N° d'abonnement: 3001399
Page: 26
Surface: 93'072 mm²

Les personnages se cherchent, recherchent l'amour, mais le laissent fuir ou passent à côté sans le voir, et souffrent de leur passion ou de leurs ambitions. Ils sont en attente d'un changement, d'une transformation ou d'une transition. Seront-ils enfin confrontés à leur véritable image dans le dénouement tragique ?

Propos recueillis par Nancy Bruchez

La Mouette de Tchekhov, du 26 février au 13 mars, durée: 2h15, Salle Charles Apollélor (loc. 021 619.45.45)

* En marge du spectacle, Valerie Drévile donnera une Masterclass le 12 mars à la Manufacture. La comédienne y présentera ses expériences artistiques, ses choix et ses engagements: l'occasion d'écouter une parole transversale sur l'art de l'acteur, la culture et la société et de partager l'expérience d'une grande actrice de notre temps.



La Mouette - Peinture en live par Marine Dillard © Katarina Ziemke



Le Matin Dimanche
1001 Lausanne
021/ 349 49 49
www.lematin.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 123'806
Parution: hebdomadaire

N° de thème: 833.021
N° d'abonnement: 3001399
Page: 53
Surface: 119'941 mm²

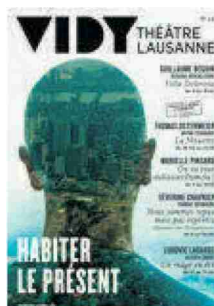
Thomas Ostermeier ou la passion de la vraie vie

Théâtre Le grand metteur en scène allemand monte «La mouette» de Tchekhov au Théâtre de Vidy à Lausanne. Portrait d'un homme habité qui, d'enfant terrible, est devenu une référence internationale.



«Depuis toujours, je rêve d'un théâtre où l'acteur soit complètement libre sur scène. Je n'ai jamais encore atteint cet idéal. Mais c'est mon rêve»

Thomas Ostermeier,
metteur en scène



A voir

«La mouette», d'Anton Tchekhov. Mise en scène Thomas Ostermeier. Création. Lausanne. Théâtre Vidy-Lausanne. Du 26 février au 13 mars. Le 4 mars à 18 h, rencontre avec

Georges Banu autour de son livre «Le théâtre d'Anton Tchekhov» (Ides et Calendes, 2016) et du livre de Thomas Ostermeier «Le théâtre et la peur» (Actes Sud, 2016) qu'il préface.

Thomas Ostermeier est aujourd'hui une référence qui compte sur la scène théâtrale internationale.

Paolo Pellegrin/Magnum
Photo



Le Matin Dimanche
1001 Lausanne
021/ 349 49 49
www.lematin.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 123'806
Parution: hebdomadaire

N° de thème: 833.021
N° d'abonnement: 3001399
Page: 53
Surface: 119'941 mm²

Mireille Descombes

Il y a ceux qui saisissent le théâtre à bras-le-corps, le secouent, le défient, le confrontent aux plus hautes exigences. Thomas Ostermeier est de ceux-là. Mais avec une énergie qui semble aujourd'hui mâtinée de tendresse, de patience, voire de respect. Pas question pour lui de jeter à terre tout savoir et toute tradition pour les réduire en miettes. A 47 ans, le metteur en scène allemand est de ceux qui croient encore aux histoires. Il apprécie les textes qu'ils soient classiques ou contemporains et les revisite avec un regard très personnel, plein de finesse et d'acuité. Nourri dans sa jeunesse par les écrits d'Artaud et les recherches sur le jeu d'acteur de Stanislavski, Meyerhold ou Brecht, il accorde un soin extrême au travail avec les comédiens, se revendiquant par ailleurs d'un théâtre qu'il qualifie de réaliste, au grand dam de certains. Après avoir présenté «Les revenants» d'Ibsen au Théâtre de Vidy en 2013, Thomas Ostermeier revient à Lausanne pour y créer «La mouette» de Tchekhov avec, en gros, les mêmes comédiens, dont la grande Valérie Dréville. La pièce sera à l'affiche du 26 février au 13 mars. Un événement à ne pas manquer, bien sûr.

Le conflit comme thématique

Car Thomas Ostermeier est une personnalité riche, complexe et singulière. Parallèlement à ses mises en scène, il dirige la Schaubühne de Berlin depuis 1999. Faites le calcul! Il n'avait que 31 ans lorsqu'il a pris les rênes de la prestigieuse institution. Autant dire que la trajectoire de cet enfant terrible du théâtre allemand n'a rien d'ordinaire. Un surdoué à la vocation précoce? Un enfant de la balle? Pas si simple. Né en 1968 à Soltau, en Basse-Saxe, Thomas Ostermeier vient d'une famille petite-bourgeoise plutôt éloignée des préoccupations artistiques. Son père, très autoritaire, est militaire de carrière. Il grandit, notamment en Bavière, dans un environnement de casernes et garde de cette époque de sa vie un souvenir douloureux.

«Je viens d'un milieu familial très conflictuel, ce qui a influencé ma vision du

monde, confiait-il à Gerhard Jörder dans le livre d'entretiens «Backstage» publié à L'Arche. C'est la raison pour laquelle je recherche, pour mes acteurs, des situations qui nous permettent de comprendre que les thèmes que nous abordons sur scène ne sont pas que des problèmes de théâtre, mais des conflits réels sur des questions de responsabilité et de morale.»

Tensions, fugues. L'adolescence de Thomas Ostermeier est révoltée. D'abord passionné par la musique, il décide très jeune de suivre sa propre voie. Recalé dans diverses écoles de théâtre comme comédien, il se tourne vers la mise en scène, travaille comme assistant chez Manfred Karge, puis, en 1996, prend la direction de la Baracke, un lieu attaché au Deutsches Theater à Berlin. Il y monte des pièces de jeunes auteurs, notamment britanniques, s'impose par la radicalité de sa démarche et les liens qu'il tisse entre théorie et pratique. En peu de temps, la Baracke devient un lieu culte.

Un suspense soigneusement entretenu

Depuis, l'enfant terrible à l'aura rimbaldienne est devenu grand. Il dirige avec succès la prestigieuse Schaubühne. Il s'est illustré par ses mises en scène de Shakespeare et d'Ibsen. Bref, il est devenu une référence qui compte sur la scène artistique internationale. Il reste néanmoins fidèle à ses principes, à son attachement à ce qu'il appelle un théâtre d'acteurs. Et il travaille toujours avec Jan Pappelbaum, le scénographe de ses débuts.

C'est lui qui signe les décors de «La mouette» présentée à Lausanne. «Une boîte dans laquelle tout est possible, un peu comme le carnet d'esquisses d'un peintre. Quelque chose qui, par ailleurs, exprime le côté huis clos étouffant de la pièce, une salle d'attente où il ne se passe rien», explique, malicieusement laconique, le metteur en scène. Il précise aussi qu'il y aura une peinture réalisée chaque soir en direct sur la scène. Impossible d'en savoir plus. Thomas Ostermeier sait entretenir le suspense, donner envie sans raconter. Il sait aussi se faire désirer. Et pas question de mettre un pied



Le Matin Dimanche
1001 Lausanne
021/ 349 49 49
www.lematin.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 123'806
Parution: hebdomadaire

N° de thème: 833.021
N° d'abonnement: 3001399
Page: 53
Surface: 119'941 mm²

dans la grande salle de Vidy où mijote sa prochaine création.

Ce soir-là, après un premier rendez-vous manqué, et une nouvelle attente, il arrive enfin, se frottant les yeux comme ébloui par trop de lumière soudaine. Avec une certaine douceur dans une carrure de bûcheron, il se tient de profil, attentif aux questions, mais comme aimanté par cette salle de répétition qu'il va rejoindre tout à l'heure. C'est là que cela se passe, qu'une vie théâtrale est en train de naître, et il ne peut s'en éloigner trop longtemps.

Alors pourquoi Tchekhov et «La mouette»? «Parce que c'est une pièce qui parle d'amour et d'art, deux thèmes qui m'occupent en permanence. Par ailleurs, ce qui me fascine chez Tchekhov et notamment dans «La mouette», c'est l'écart entre sa vie de médecin socialement très engagée auprès des pauvres et ses personnages totalement égocentriques, centrés sur leurs petites histoires d'amour, de coucheries, de théâtre, de carrière et qui agissent comme si rien ne se passait à l'extérieur de leur bulle. Une situation qui, pour moi, n'est pas sans lien avec ce que l'on vit aujourd'hui en Europe.»

Des personnages, pas des acteurs

Pour Ostermeier, une mise en scène, c'est d'abord une distribution. Il aime répéter qu'il choisit ses textes pour et en fonction des acteurs, afin de leur offrir les meilleurs et les plus beaux rôles. Suit tout un travail en profondeur avec chacun pour trouver ce qu'il appelle «la vraie vie» et s'éloigner le plus possible du théâtre théâtral. Sa méthode? «Partout, en Allemagne comme ailleurs, je commence par une période d'exercices. Je veux que les acteurs se mettent dans la situation du personnage, qu'ils agissent comme s'ils étaient lui. Qu'ils me donnent leur opinion sur lui ne m'intéresse pas. Par ailleurs, comme mon théâtre porte sur les relations sociales, la communication entre les êtres, il faut que les comédiens retrouvent un vrai dialogue avec leurs partenaires. Et cela s'entraîne. Depuis toujours, je rêve d'un théâtre où l'acteur soit complètement libre sur scène. Je n'ai jamais encore atteint cet idéal. Mais c'est mon rêve.»

Tout en glissant que sa «Mouette» comprendra pas mal de clins d'œil, quelques téléphones portables et des moments d'improvisation, tout en nous suggérant dans un demi-sourire que la traduction qu'il a réalisée avec Olivier Cadiot va nous surprendre, Thomas Ostermeier se lève. L'entretien est terminé. Ses comédiens l'attendent. ●

Mercredi 24 février 2016
LA UNE

Tchekhov et Ostermeier créent l'événement à Vidy



Théâtre L'Allemand Thomas Ostermeier est un des grands metteurs en scène du moment, Qu'il vienne se frotter pour la première fois à un texte d'Anton Tchekhov en français est un événement. Les amateurs ne s'y sont pas trompés, se précipitant sur la billetterie du théâtre au bord de l'eau. Le directeur de la Schaubühne de Berlin est déjà souvent passé sur les plateaux lémaniques. Il promet ici une lecture de Tchekhov autour de l'amour contrarié. « Cette pièce me parle car elle traite de deux sujets qui sont les plus importants pour moi: l'amour et le théâtre. » **Page 25** JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Mercredi 24 février 2016

Thomas Ostermeier entonne Tchekhov à Vidy

Le grand metteur en scène allemand crée, dès vendredi à Lausanne, «La Mouette» et se frotte pour la première fois au dramaturge russe, en français du moins. Un événement.



De gauche à droite: Bénédicte Cerutti, Valérie Dréville, François Lorient, Sébastien Poudroux. Image: Jean-Louis Fernandez

Par **Gérald Cordonier**

Découvrir l'un des plus grands metteurs en scène du moment s'attaquer pour la première fois (en français du moins) à une pièce d'Anton Tchekhov, un plaisir qui ne se boude pas! Depuis plusieurs semaines, les spectateurs ont pris d'assaut la billetterie du Théâtre de Vidy. Car *La mouette* vue par Thomas Ostermeier (1968) est l'événement théâtral de ce début d'année, avant une tournée internationale prévue jusqu'à l'automne 2016.

L'enfant chéri et terrible du théâtre européen, directeur de la Schaubühne à Berlin, est depuis longtemps un habitué des scènes romandes. Jeune créateur, il est passé par le Théâtre du Grütli à Genève ou encore le Festival de la Cité à Lausanne. De *John Gabriel Borkman* à *Un ennemi du peuple*, en passant par *Hamlet*, *Mesure pour mesure* ou *Les démons*, sa troupe (germanique), aujourd'hui consacrée, tourne sur les cinq continents. Elle est régulièrement venue au Théâtre Kléber-Méleau et à Vidy. Où le brillant directeur d'acteurs a d'ailleurs créé en 2013 *Les revenants*, d'Ibsen, avec une équipe de comédiens francophones. Dès vendredi, c'est avec une distribution quasi identique - parmi laquelle Valérie Dréville, Jean-Pierre Gos, François Lorient, Mélodie Richard ou encore Matthieu Sampeur - qu'il revisitera *La mouette*. Et prolonge ainsi des recherches scénographiques et dramaturgiques entamées en 2013: au Holland Festival, Thomas Ostermeier s'était déjà frotté au classique de Tchekhov, avec cette fois-là les comédiens néerlandais du célèbre Toneelgroep Amsterdam.

Génération après génération, le chef-d'œuvre du dramaturge russe, créé en 1896 à Saint-Petersbourg et joué pour la toute première fois dans la langue de Molière à Genève le 3 octobre 1921 par le couple Pitoëff, a inspiré les artistes. Philippe Mentha en avait fait l'une de ses pièces fétiches entre Renens et Carouge. A Vidy, c'est avec une nouvelle traduction signée Olivier Cadiot que cette (triste) comédie de mœurs prendra forme. Autour de la constellation de personnages - parmi lesquels Nina, l'aspirante comédienne aimée par le jeune Konstantin, écrivain en mal de reconnaissance, son amant Trigorin, un auteur à la mode, ou encore Irina, actrice réputée -, il sera question d'art.

Mais Thomas Ostermeier promet surtout une lecture autour de l'amour contrarié. Car dans *La mouette*, tout le monde aspire à la reconnaissance. «Cette pièce est un condensé de la vie, rappelait le créateur lors de sa masterclass donnée en janvier à Vidy face à une salle pleine. Chaque personnage est malheureux car il aime la mauvaise personne. Cette pièce me parle car elle traite de deux sujets qui sont les plus importants pour moi: l'amour et le théâtre. Tchekhov a dit lui-même qu'il y a, dans cette pièce, 78 kg d'amour. C'était son poids. Il y a donc mis toute sa personne, tout son amour mais aussi tous ses questionnements autour de la possibilité de l'amour.»

Le besoin d'un nouveau réalisme

Féru de nouvelles écritures mais aussi d'auteurs classiques, Thomas Ostermeier a inscrit à son répertoire des textes d'Ibsen, de Brecht, de Kane ou encore de Ravenhill. En 2015, il a dynamité le Festival d'Avignon avec un symphonique *Richard III*, son cinquième Shakespeare. Comme toujours chez lui, sa *Mouette* promet une scénographie ambitieuse, du rythme et de la folie. «J'essaie toujours de retrouver la contemporanéité d'un texte classique.» Pour questionner. Pour débusquer «les mensonges de la vie, les contradictions entre ce que l'on essaie d'être et les possibilités de ce que l'on peut devenir».

Révéler l'indicible ou l'incompréhensible du réel, avec la volonté de défendre un «nouveau réalisme» qu'il oppose au naturalisme. Voici la quête que l'Allemand mène spectacle après spectacle. Le théâtre «ne doit pas se contenter de montrer l'image des choses mais réussir à révéler l'invisible qui circule entre les êtres», défend-il.

Car Ostermeier est obsédé par son souhait d'amener la vraie vie sur scène. Une ambition qui guide avant tout le travail effectué en répétition. «Au cours de cette phase, il s'agit de réussir à trouver quelque chose que ni moi, ni les acteurs n'auraient pu imaginer à la maison.» Le plateau devient alors laboratoire. Et la distribution essentielle à la création. «Tout art est quelque chose qui doit partir de nos expériences de la vie.» Des expériences de vie qui doivent amener, sur scène, le souffle de l'auteur, celui des acteurs, celui de l'époque. A Vidy, dès vendredi, ces souffles seront, entre autres, soutenus par une plasticienne. Chaque soir, en direct, elle réalisera une peinture. Une touche d'abstraction pour nourrir la poursuite du réel. Et le dialogue ouvert par Thomas Ostermeier, par-delà le XXe siècle.

(24 heures)

(Créé: 24.02.2016, 10h17)

La Mouette en trois actes, avec Thomas Ostermeier à Lausanne

Trois jours avec Thomas Ostermeier sur les répétitions de « La Mouette »



Par Fabienne Darge
Lausanne (Suisse)

Nous avons suivi, au Théâtre-Vidy, à Lausanne, les répétitions du metteur en scène allemand à la méthode si particulière : il fait appel à l'expérience personnelle des comédiens pour exprimer ce qu'il y a de vivant dans la pièce de Tchekhov.

Une mouette, un lac, un théâtre... Au bord de ce lac, une troupe joue une pièce qui met en scène des jeunes gens qui jouent une pièce au bord d'un lac. La scène se passe à Lausanne, au Théâtre-Vidy, et la pièce c'est évidemment *La Mouette*, de Tchekhov, que met en scène Thomas Ostermeier, avec une superbe distribution de comédiens français : Bénédicte Cerutti (Macha), Valérie Dréville (Arkadina), Cédric Eeckhout (Medvedenko), Jean-Pierre Gos (le seul Suisse de l'affaire, qui joue Sorine), François Lorient (Trigorine), Sébastien Pouderoux (Dorn), Mélodie Richard (Nina) et Matthieu Sampeur (Trepnev). Après une première période de travail en août 2015, la troupe s'est retrouvée début janvier au Théâtre-Vidy, pour une plongée en apnée dans la pièce jusqu'au vendredi 26 février, soir de la première. Nous avons suivi trois sessions de ces répétitions, le 25 janvier et les 8 et 19 février, en compagnie du colosse aux yeux bleus du théâtre européen et de ses comédiens. Après Lausanne, où le spectacle sera joué jusqu'au 13 mars, cette *Mouette* volera à tire d'ailes à travers l'Europe et la France, où elle se posera notamment à Paris, au Théâtre de l'Odéon, du 20 mai au 25 juin.

25/01

Lundi 25 janvier, grand beau sur le lac

Le ciel est si bleu, si calme au-dessus des montagnes, mais on ne le verra pas beaucoup. Ce jour-là, Thomas Ostermeier débute la répétition à 10 heures du matin. Et il la commence de manière surprenante, en prononçant cette phrase mystérieuse : « *On va commencer par un peu de story-telling. La situation est la suivante : vous devez confier quelque chose de très intime à quelqu'un que vous ne connaissez pas bien* ». Trois comédiens se lancent dans une improvisation, sur le petit plateau de bois à l'avant-scène, qui constitue l'essentiel du décor. Puis insensiblement, sans que l'on puisse déceler vraiment la transition, ils se mettent à jouer le

début de l'acte III de *La Mouette*, qui voit Macha, la jeune fille toujours vêtue de noir parce qu'elle « *porte le deuil de sa vie* », se laisser aller aux confidences avec Trigorine, l'écrivain célèbre.

Tous les comédiens sont présents dans la salle, même ceux qui n'auront pas forcément de scène à répéter ce jour-là. Et tous sont en costume. Et l'ensemble des collaborateurs du spectacle sont là également, comme ils le sont tous les jours : Nils Ostendorf, qui s'occupe de la partie musicale, importante, du spectacle ; le scénographe Jan Pappelbaum, assis derrière les deux maquettes qui représentent la boîte grise de son décor ; Nina Wetzel, la costumière ; Marie-Christine Soma, qui signe les lumières ; et bien sûr Elisa Leroy, l'assistante de Thomas Ostermeier, qui veille à tout et traduit les propos du maître qui, s'il parle fort bien français, préfère diriger en allemand. Seul manque à l'appel l'écrivain Olivier Cadiot, qui signe la version française de la pièce, un canevas sur lequel les acteurs ont aussi brodé leurs motifs au fil des répétitions.

Ainsi va la méthode Ostermeier, qui ne vise pas tant à « monter » une pièce qu'à retrouver ce qu'il y en a en elle de plus vivant, et à libérer la créativité et la sincérité des comédiens. Mélodie Richard n'est pas dépaycée, elle qui a beaucoup travaillé – et débuté, quasiment – avec le maître polonais Krystian Lupa : « *Chez Ostermeier, le rythme est essentiel*, observe-t-elle. *Il faut qu'il y ait comme une basse continue, sur laquelle vient la mélodie des situations, des rapports et des états. Mais sur le fond, c'est la même chose que chez Lupa : tout part de l'expérience, complètement. De façon impitoyable, même, je dirais... Et après il faut que cela touche l'autre : Thomas dit toujours que le drame ou la tragédie ne sont pas en nous, dans l'acteur, mais qu'ils sont quelque part entre les deux acteurs, comme une balle qu'on va attraper et renvoyer. C'est très ludique, car jouer, c'est forcément jouer avec le partenaire* ».

D'ailleurs, Thomas Ostermeier parle peu aux comédiens de leurs personnages. Il les ramène toujours à la situation dans laquelle ces personnages sont plongés, et qu'ils doivent vivre de la manière la plus personnelle et la plus vivante possible. « *Tout le travail repose sur la recherche d'une très grande vérité, d'une très grande profondeur dans le parcours émotionnel des personnages, analyse Sébastien Pouderoux. Je n'ai jamais travaillé de cette manière-là : Thomas a vraiment une méthode à lui. Il est un peu voyeur, je pense [rires]. Stanislavski disait que jouer c'est livrer quelque chose de son intimité en public, ce qui est très spécial et très paradoxal. C'est comme si Ostermeier prenait au premier degré cette proposition. Il a vraiment l'art de ramener une situation émotionnelle contenue dans le texte à son expression la plus simple, ce qui fait que l'on peut se dire : je l'ai vécue* ».

Une telle méthode a ses exigences. « *Depuis Patrice Chéreau, je n'ai jamais vu une telle intensité et une telle concentration dans le travail* », affirme Marie-Christine Soma. Dans l'après-midi, Thomas Ostermeier s'envole pour Berlin. Les comédiens partent faire leur cours de yoga quotidien. « *On va respirer !* », sourit Mélodie Richard.

08/02

Lundi 8 février : dépression au-dessus du plateau

« *Où en êtes-vous ?* », demande-t-on à Thomas Ostermeier en arrivant. « *En plein milieu des emmerdements* », répond-il en riant. La première est dans trois semaines : le pire moment ? Un des pires. Celui où tout a été vu et revu, peigné et repeigné, mais où il faut maintenant revenir à la vie, à l'intensité du présent. Sur le plateau, l'unique porte qui figurait encore dans le décor deux semaines avant a disparu. Au fur et à mesure, Ostermeier enlève, épure. Les comédiens reprennent la transition entre l'acte II et l'acte III. Sébastien Pouderoux, guitare électrique en main, fait des essais de chansons : *Blue Hotel* de Chris Isaak ? Le « *Shiny Shiny* » de Venus in Furs, du Velvet Underground ? La décision reste en suspens. Plus tard, c'est *The End*, des Doors, qui accompagnera le destin brisé de Nina la mouette et de Treplev, qui s'était rêvé en jeune artiste radical.

Ostermeier serre les boulons sur tout l'acte III. « *Il faut que ce soit à la fois plus drôle et plus tragique* », demande-t-il. « *On doit vraiment se sentir confronté à la vie nue* ». « *Essayez toujours de parler comme si vous ne saviez pas ce que vous allez dire après, ce qui va se passer ensuite* ». « *Avec lui, on est vraiment dans l'ici et maintenant du théâtre*, remarque Valérie Dréville, qui ne voit pas sans une certaine autodérision le fait qu'elle joue Arkadina, l'actrice installée, diva et insupportable, alors qu'il y a vingt ans elle jouait Nina dans *La Mouette* mise en scène par Alain Françon. *Il ne nous bombarde pas de discours sur la pièce, il se garde de nous donner trop de clés ou de secrets avant que l'on soit rentrés dans le concret du plateau. C'est cela, une répétition : le corps qui comprend la situation. On découvre sa vision de la pièce dans une conversation très vivante à partir du travail lui-même* ». « *Ce qui l'intéresse, c'est ce que l'on révèle de nous-mêmes à travers la pièce*, renchérit François Loriquet. *Il a plusieurs trains d'avance sur nous, il connaît la pièce comme si elle était une partition musicale, et il nous laisse jouer comme si on était chacun un instrument avec une sonorité particulière, et en même temps on est maintenus dans quelque chose de très sûr* ».

L'après-midi avance, séquence après séquence. On sort à 22 heures : Thomas Ostermeier demande à tout le monde de quitter la salle, pour travailler l'acte IV en toute intimité avec Mélodie Richard et Matthieu Sampeur. Dehors, il neige. Comme il neigeait sur la scène, quelques instants auparavant, une neige de théâtre, soufflée au ventilateur. Fondu enchaîné.

19/02

Vendredi 19 février : ciel gris, dernière ligne droite, une *Mouette* file dans la nuit

La première est dans une semaine. La veille au soir, les comédiens ont joué le premier « filage » - la répétition de la pièce en intégralité, sans interruption. Thomas Ostermeier n'est pas content. « *Ils ont été rattrapés par la peur*, constate-t-il. *Alors ils ont convoqué leur savoir-faire, leurs trucs d'acteurs* ». Il commence la répétition par un exercice de « training » qu'il affectionne : action-réaction. Deux par deux, les acteurs se font face, s'observent, puis l'un lance à l'autre ce qu'il ressent de son état mental : « *tu es en colère, tu es hypocrite, etc* ». L'autre lui répond, et ainsi de suite.

« *Mon vrai souci, c'est de créer les conditions pour que les acteurs jouent ensemble*, explique le metteur en scène. *Il faut qu'ils vivent la pièce sur scène. J'utilise donc ces exercices inventés par le pédagogue américain Sanford Meisner, qui développe la relation comme assise du jeu* ».

Le « story-telling », lui, joue un autre rôle. Thomas Ostermeier a inventé cette méthode il y a quelques années, au moment des répétitions d'*Un ennemi du peuple*, d'Ibsen. « *Je rencontre souvent des gens qui ne vont pas au théâtre, et quand je leur demande pourquoi, ils me répondent invariablement qu'ils n'aiment pas le théâtre parce que les acteurs crient, qu'ils parlent d'une façon artificielle, bizarre, ce qui n'est pas le cas au cinéma. Il fallait donc traiter le problème, d'autant plus que moi-même je déteste les clichés au théâtre. Il me fallait une méthode où les acteurs ne répètent pas ce qu'ils ont dans la tête concernant leur personnage, mais qui leur permette de faire l'expérience des situations d'une pièce à partir de leur propre vie. Alors j'ai eu cette idée des story-tellings, qui consiste à faire improviser les acteurs, sur une situation donnée, à partir d'événements qu'ils ont vraiment vécus. Depuis que je l'utilise, je trouve cette méthode fabuleuse, tant elle pousse les acteurs à étudier en profondeur les comportements humains* ».

Le comportement humain, Ostermeier le remet sans cesse sur le métier, au fil de cette après-midi qu'il passe à démonter tout ce qui lui a semblé relever du cliché dans la représentation de la veille. Puis vient le soir, et le deuxième filage en intégrale de la pièce, qui s'ouvre par cette citation de Tchekhov : « *Qui est allé en enfer voit le monde et les hommes avec un autre regard* » - une phrase-clé dans la lecture que le metteur en scène fait de *La Mouette*.

Un filage magnifique, quasiment miraculeux. Euphorie, fatigue.

« *On ne fera jamais aussi bien* », lance Ostermeier avec son humour toujours un peu grinçant. Pour la peine, il s'allume une cigarette. Il l'a bien méritée. Dehors, les mouettes du lac Léman ont disparu dans la nuit.

LE TEMPS

Vendredi 26 février 2016

«Tchekhov, ce frère ironique et lyrique»



Alexandre Demidoff

Collectionneur de spectacles rares depuis un demi-siècle, l'essayiste Georges Banu publie «Anton Tchekhov», essai inspirant qui montre comment l'auteur de «La Mouette» a révolutionné la scène contemporaine

Le plus bel homme de Russie goûte à l'éternité devant le photographe. Il adore ça, fixer l'écume au loin, rêver au vu de tous. C'est Anton Tchekhov à Yalta, un jour de 1900. Il n'a pas quarante ans, un succès auprès des femmes qui n'a d'égal que sa réussite littéraire, une aisance insensée. Dans un fauteuil abricot, Georges Banu parle de cet ardent tempéré par la mélancolie comme d'un compagnon énigmatique, électrique quand il s'agit de saisir le ridicule d'une situation, inflammable devant les yeux noirs d'une actrice, volage, mais profond, révolutionnaire, mais sans le savoir.

Georges Banu l'aura poursuivi, l'auteur des *Trois Soeurs*, d'*Oncle Vania*, de *Platonov*. Sur les scènes de toute l'Europe, de Moscou à Milan, l'essayiste et écrivain né en Roumanie fréquente depuis presque un demi-siècle ce Tchekhov adulé, cet ambigu magnifique, ce trop aimant aussi que la mort trousse - il meurt à 42 ans, en 1904, rongé par la tuberculose. Pour rien au monde, il ne manquerait *La Mouette** ressaisie par Thomas Ostermeier à l'affiche du Théâtre de Vidy depuis vendredi.

«Alors, whisky?» A l'heure du goûter, Georges Banu a des largesses de mandarin malin, dans son appartement parisien. Des vies de théâtre, ce professeur d'université admiré sait l'envers et les replis. Qu'ils dévoilent les mécanismes d'une révolution esthétique ou témoignent d'une sidération devant un acteur de Nô, ses livres sont à son image: ils élargissent le spectre de la scène, ils traquent l'accident pour faire apparaître une vérité. Tchekhov, il l'a dans les veines. Alors, quand René Zahnd, l'ancien directeur adjoint du

Théâtre de Vidy, lui propose d'écrire son Tchekhov, il s'emballe. Il faut dire que la collection «Le Théâtre de ...» lancée par le dramaturge lausannois et la traductrice Hélène Mauler a tout pour lui plaire. Son principe? Une figure de la critique est appelée à revivifier un auteur canonique, à le rendre moins vénérable, plus accessible.

Le Tchekhov de Georges Banu est tranché, en ce sens il tient sa promesse. Il choisit un angle: *La Mouette*, *Oncle Vania*, *Les Trois Soeurs* et *La Cerisaie*, soit les quatre dernières pièces de l'écrivain-médecin, qu'il définit comme sa «tétralogie». Et il montre à partir de ce territoire comment le ravisseur d'âmes opère un renversement dramaturgique qui permettra à Constantin Stanislavski de mener une révolution esthétique à la tête du fameux Théâtre d'Art de Moscou. «Allez Georges, va pour le whisky, et parlons révolution.»

Georges Banu: «C'est dans sa «tétralogie» que Tchekhov met fin à la toute puissance du protagoniste, celle qu'on observe par exemple chez Ibsen. Il n'y a pas de petits personnages chez lui. Il invente en somme le théâtre choral, démocratique. Et c'est parce que le premier metteur en scène de *La Mouette* en 1896 à Saint-Pétersbourg n'a pas compris ce changement radical que le spectacle est un échec. Il monte la pièce à l'ancienne, avec une actrice-vedette qui ne saisit pas que ses partenaires ont la même importance qu'elle. Notez qu'ils ne répètent que quatre jours, ce qui paraît aujourd'hui insensé, mais qui est la règle à l'époque.

Qui va alors imposer *La Mouette*?

C'est Constantin Stanislavski et Vladimir Nemirovitch Dantchenko au Théâtre d'Art à Moscou en 1898. *La Mouette* leur permet de mettre en oeuvre une révolution qui va influencer tout le théâtre au XXe siècle: il n'y a plus de vedette, tous les acteurs sont sur le même pied, ils doivent faire un travail en profondeur notamment sur leur vécu pour trouver une vérité d'interprétation. Stanislavski obtient ce luxe qui paraît alors inconcevable: du temps pour répéter, seule condition pour échapper aux routines de jeu qu'il abhorre.

Tchekhov est le contemporain de Dostoïevski, cet écrivain qui fore les bas-fonds, mais aussi de Léon Tolstoï dont l'oeuvre paraît traquer Dieu. Quelle est sa distinction?

Il fait un théâtre à l'horizontale, à hauteur d'homme, en médecin. Il ne scrute pas le ciel, mais les coeurs. Il n'est pas seulement réaliste pourtant. Parmi les auteurs qu'il chérit, il y a Guy de Maupassant et Maurice Maeterlinck. Il se sent proche de son symbolisme. *La Mouette* raconte ainsi la débâcle du jeune poète Kostia, celle de Nina qui ne sera pas l'actrice qu'elle rêvait. Mais elle constitue aussi une parabole sur l'émergence de l'art. L'originalité de Tchekhov, c'est ce tressage de discours, réaliste, historique au sens qu'il saisit la mue d'une époque, et symbolique.

Il y a un autre Tchekhov, avant celui de la fameuse tétralogie, qui est célébré très jeune pour ses nouvelles et ses comédies en un acte. Ce théâtre des débuts ne vous intéresse-t-il pas?

Tchekhov possède un don d'observation extraordinaire. Il disait volontiers: «Donnez-moi un cendrier et je vous écrirai une nouvelle.» Son ami, le critique Souvorine, s'inquiétait d'ailleurs qu'il gâche son talent. Ses premières pièces relèvent de cette

facilité. Elles imitent le vaudeville français qui est alors très en vogue en Russie et elles sont souvent mécaniques. Il y a des exceptions dans cette période, *Le Chant du cygne* par exemple où un vieil acteur oublié dans un théâtre se raconte à travers ses rôles. Ou *Sur la grand route*, texte qui plonge dans le quotidien de sans-abri gorgés de vodka. La pièce est censurée et oubliée dans un tiroir. C'est le metteur en scène Klaus Michael Grüber qui va la révéler dans les années 1980.

Quel rapport les Russes entretiennent-ils avec cette oeuvre à partir de 1917?

Les avant-garde soviétiques honnissent ce «vieux théâtre.» Maïakovski y va de sa diatribe: «Ils sont quarante sur le divan/Tantes Mania/Tontons Vania/Mais nous n'en avons pas besoin/Nous les avons à la maison.» Mais quand le réalisme-socialiste s'impose comme dogme, Tchekhov revient en grâce. Pendant la Seconde guerre mondiale, il est l'auteur patriotique par excellence. Les Russes se retrouvent en lui. Il va alors être identifié au régime, jusqu'à ce que des artistes contestataires le retournent contre le système.

Qu'est-ce qui est à l'origine de ce renversement?

Après la guerre, Luchino Visconti, Jean-Louis Barrault, Laurence Olivier assurent à Tchekhov un nouveau retentissement en Europe occidentale. Aiguillonnés par cette vague, des metteurs en scène russes dissidents vont s'employer à montrer un autre Tchekhov. Je me rappelle avoir vu *Les Trois soeurs* au Théâtre de la Taganka à Moscou, dans une mise en scène du grand Iouri Lioubimov. A la fin, les personnages criaient dans un élan d'espoir: «A Moscou, à Moscou...» Les portes du théâtre s'ouvraient alors sur des poubelles géantes. Comment mieux dire le leurre du communisme?

Tchekhov affirme que ses grandes pièces sont des comédies. A quoi tient son comique?

Les deux lieux qu'il fréquente avec le plus de ferveur sont les cimetières et les cirques. Il n'est pas comique au sens de Feydeau, il ne juge pas non plus ses personnages, ne les réduit jamais à des fantoches. Son comique est plus subtil et parfois farceur. Songez à ce personnage qui dans *La Cerisaie* a perdu son argent dans la doublure de sa veste. Ses lettres de Yalta témoignent de ce même mélange, une tristesse et une autodérision. Il lui arrive de s'adresser à sa future épouse, la comédienne Olga Knipper, en la traitant de «petit cornichon.»

Dans les grandes smalas tchekhoviennes, les enfants meurent à peine nés ou sont absents. Comment interpréter ce vide?

Tchekhov nous parle d'un monde en voie d'extinction qui ne possède pas les ressources pour se régénérer. C'est sa vision, son sens de l'histoire aussi. Il ne dit pas que tout est fini, mais il estime que ce n'est pas à lui de désigner ce qui arrive. Tchekhov est très sensible à la nature, à la manière dont les hommes la maltraitent. Pensez à ce personnage qui décrit l'assèchement d'un lac. En écologiste avant l'heure, Tchekhov s'inquiète de l'extinction généralisée.

Il aime poser pour les photographes. Que nous disent ces portraits?

Ce qui me frappe, c'est son consentement au monde. Sa manière de poser, c'est-à-dire de nous regarder, c'est peut-être son plus beau legs. Il s'y montre proche de nous, son sourire témoigne d'une attention, mais aussi d'une distance. L'oeuvre est à son image: elle n'est pas seulement ironique, pas seulement lyrique. Elle est entre les deux. J'ai envie de dire «Tchekhov mon prochain.»

Anton Tchekhov, Georges Banu, éditions Ides et Calendes, collection Le Théâtre de, Lausanne; 114 p.

*Georges Banu présente au Théâtre de Vidy «Anton Tchekhov» et «Le Théâtre et la peur» (Actes Sud) autour de Thomas Ostermeier, ve 4 mars à 18h.

Thomas Ostermeier, le paradoxe du théâtre, de retour à Vidy



Culture Publié samedi à 15:06 - modifié samedi à 15:12

L'agenda culturel du week-end 12h45 / 3 min. / samedi à 12:45; lien de la vidéo : <http://www.rts.ch/info/culture/7526324-thomas-ostermeier-le-paradoxe-du-theatre-de-retour-a-vidy.html>

La pièce de théâtre "La Mouette" d'Anton Tchekhov, montée par Thomas Ostermeier à Vidy, est à voir depuis vendredi et jusqu'au 13 mars. Plongée dans l'univers du metteur en scène allemand.

Quand Thomas Ostermeier choisit un texte pour le mettre en scène, ce n'est pas pour présenter une nouvelle facette de son travail, mais parce que l'œuvre l'intéresse en tant que telle. Ensuite, c'est dans le laboratoire des répétitions qu'il choisit quelle direction va prendre le spectacle. L'Allemand travaille toujours à partir de situations réelles et d'improvisations avec ses comédiens pour produire un "théâtre non théâtral".

Dans "La Mouette" d'Anton Tchekhov qui met en scène des artistes et écrivains, Thomas Ostermeier traite les conflits entre artistes de différentes générations en observant les tensions du point de vue social. La vision politique est toujours là dans

ses spectacles, même s'il prétend parler d'amour avec cette nouvelle création en français au Théâtre de Vidy à Lausanne. A noter que son traitement assez radical du théâtre est lucide et souvent très drôle.

Le théâtre au présent

L'enfant de 1968 - son année de naissance - qui a signé sa première mise en scène en 1994 avec une pièce de Bertolt Brecht, est considéré comme l'un des plus grands metteurs en scène européens actuellement, parce que ses spectacles marquent une différence notable par sa lecture d'un texte - classique ou pas - pour en faire un outil de lecture directement en rapport avec aujourd'hui.

Sa mise en scène de "Richard III" de William Shakespeare au dernier Festival d'Avignon a totalement emporté le public et rehaussé la manifestation par sa qualité. Codirecteur depuis 1999 du théâtre berlinois de la Schaubühne, qui a sa propre troupe de comédiens, Thomas Ostermeier est plus intéressé par les qualités humaines et personnelles de comédiens que par leur renommée. Et il choisit minutieusement sa distribution car pendant le travail de préparation du spectacle, il peut retenir des expériences personnelles qu'il va insérer dans la pièce pour lui donner davantage de réalité.

Anne Marsol/gax

Vidy-Lausanne

Thomas Ostermeier inszeniert Tschechows Möwe

Thomas Ostermeier gilt als der französischste unter den deutschen Regisseuren. Zwar kann er im frankophonen Raum mit einem Fanpublikum rechnen, aber seine Aufführung von Ibsens "Gespenster" vor drei Jahren in Vidy-Lausanne war kein überragender Erfolg. Jetzt versucht sich Ostermeier noch einmal am selben Ort mit Tschechows "Die Möwe".

Von Eberhard Spreng



Der Regisseur Thomas Ostermeier inszeniert "Die Möwe" von Tschechow in Vidy-Lausanne. (picture-alliance / dpa / Florian Kleinschmidt)

Eine depressive, ja morbide Atmosphäre liegt über der Bühne: David Bowies "Rock'n Roll Suicide" wird gesäuselt, ein Song über das Scheitern eines alternden Künstlers. Dann stellt sich Matthieu Sampeur als der von seiner Mutter verachtete junge Dichter Treplev an ein Mikrofon auf der Vorderbühne und fragt in den Theatersaal, wer denn daran glaube, dass das Theater noch eine Zukunft habe. Nur sieben Finger zählt das junge Talent. Thomas Ostermeier öffnet die Aufführung also zu Beginn kurz zum Publikum.

Man langweile sich im Theater, sagt dieser Treplev und will mit dem Bruch der Konventionen etwas daran ändern. Zusammen mit seiner Freundin Nina wird er eine kleine Theateraufführung zeigen, ausgerechnet der gelangweilten, blasierten Gesellschaft um seine Mutter, der erfolgreichen Schauspielerin Arkadina. Ein Beamer wird aufgebaut und projiziert auf das weiße Kleid der jungen Nina ihr eigenes kopfstehendes Porträt.

Tier und Menschenopfer in einem Bild

Zu ohrenbetäubendem Grollen wird hinter ihr ein toter Bock an den Beinen hochgezogen, sein Blut tropft auf den darunter stehenden jungen Dichter, der kurz die Pose des Gekreuzigten einnimmt. Tier und Menschenopfer in einem Bild: Ostermeiers Treplev sucht sein künstlerisches Heil nicht in Experiment und Avantgarde, sondern im Rückgriff auf archaische Rituale, auf vortheatralische Kulthandlungen. Der Künstler als Blutopfer: Ein mächtiges Bild, das eine gedankliche Fundierung in der Folge der Aufführung allerdings nicht findet. Der etablierten Schauspielerin Arkadina ist solches Bühnengeschehen suspekt.

Die französische Erfolgsschauspielerin Valerie Dreville spielt diese Arkadina, die hier inmitten eines vorwiegend jungen Ensembles um die Diskurshegemonie in Fragen der Kunst und die erotische Vorherrschaft im Ringen um die Gunst ihres Freundes Trigorin kämpft. François Lorient spielt ihn als jovialen, gemütlichen Kerl, der sich gern auch von der jungen Nina verführen ließe. Ihr schmeichelt er mit dem geheuchelten Hinweis auf ihr Theatertalent und prophezeit ihr eine große Zukunft auf der Bühne. In der Folge der Aufführung machen die Fragen der Kunst dem Bangen der Herzen Platz.

Immer wieder unterbricht Ostermeier dabei das Spiel auf einem kleinen Holzpodest, das auf der Vorderbühne installiert ist. Dann setzen sich die Akteure wieder zurück auf eine der Bänke, die die Seiten eines trist grauen Guckkastens säumen. Musik wird eingespielt, viel von den Doors, ein bisschen Jimi Hendrix und Velvet Underground. Derweil fährt Marine Dillard mit Quastpinsel an einem langen Stab mit schwarzer Farbe über die graue Rückwand und fertigt, sehr kunstvoll, Strich für Strich eine große Berglandschaft an.

Eine transformierte Landschaft für Tschechows Möwe

Man ahnt einen See im Vordergrund. Das könnte, räumte man die Theatermauern ab, der Ausblick hinter dem Theater von Vidy-Lausanne sein, das am Nordufer des Genfer Sees liegt. Eine transformierte Landschaft für Tschechows Möwe, ein Bühnenbild, das genauso vor den Augen der Zuschauer angefertigt wird wie jedes andere Detail dieser ansonsten bilderkargen Inszenierung. Alles ist Skizze, kein Spiel ist umstrahlt von Tschechow-Atmosphäre; nichts ist eingebettet in Gruppenbilder voller subtiler, gestischer Nuancen.

Diese Tschechow-Inszenierung ist mutwillig ruppig und auf Kernhaltungen reduziert. Mal schwankt die von Mélodie Richard mit wechselndem Talent gespielte Nina liebestrunken auf einen Trigorin zu, der sich zwischenzeitlich wieder von ihr getrennt hat, mal erstarrt der Arm von Erfolgsschauspielerin Arkadina in einer herablassenden herrischen Geste. Die so mühsam angefertigte Landschaft ist nun wieder flächig, schwarz übermalt: Die Kunst ist vergangen und mit ihr die Hoffnung auf eine Perspektive und den Zugang zur Natur.

Ostermeiers No-Future-Möwe

Der junge, nun erfolgreiche Dichter wird von Nina ein weiteres Mal verstoßen und nimmt sich das Leben. Das Licht erlöscht, nur Lichtreflexe wie in einer Disko huschen über die erstarrte Gesellschaft. Ostermeier hat eine No-Future-Möwe vorgelegt, in der man an der Liebe scheitert aber eher nicht an der Kunst. Die Gefühle dieser Tschechowmenschen kommen dabei nicht aus ihren Herzen, sondern eher aus den Theaterlautsprechern und sind von Pop-Ikonen vorgefertigt. Das ist im Theater nun schon seit Langem ein häufig angewandtes Verfahren und nunmehr selbst schon zur ästhetischen Routine geworden. Ostermeier wählt den Weg der Arkadina und das ist der Weg der Konvention.

Lundi 29 février 2016

A Vidy, Ostermeier découpe avec art les ailes de «La mouette»

Théâtre Chez Tchekhov, le metteur en scène allemand met l'accent sur la tension entre théâtre contemporain et répertoire.



Coup de sang de Matthieu Sampeur (Treplev). Image: DR

Par Boris Senff

De l'amour impossible qui agite les personnages de *La mouette*, de Tchekhov, le metteur en scène Thomas Ostermeier tire, à Vidy, un parallèle réflexif avec la situation du théâtre contemporain. Pris entre les pôles d'un art de répertoire déclinant les grands textes et une écriture de plateau proche des enseignements de la performance, le théâtre oscille aujourd'hui de manière irrésolue entre nostalgie et volonté d'en découdre avec le présent. Le directeur de la Schaubühne de Berlin s'empare du commentaire sur l'art, déjà présent dans la pièce de 1896, pour l'appliquer à sa discipline. Il part du minimalisme (scénographie de Jan Pappelbaum) et de la désinvolture face au texte pour pénétrer avec toujours plus de fidélité

l'univers du dramaturge russe.

Qui veut défendre le théâtre contemporain?

A l'entame, le comédien Matthieu Sampeur outrepassa son personnage de Treplev, artiste tourmenté, et demanda aux spectateurs prêts à défendre le théâtre contemporain de lever la main. Malgré les rangs très fournis de la première, vendredi - l'événement affiche déjà complet pour toutes ses dates -, personne ne bouge! Un manque de foi criant, au cœur du temple de la création scénique en Suisse romande. Tchekhov retrouvera donc ses petits, dans cette version qui interroge constamment la représentation, pas seulement au sens théâtral, comme l'indique la peinture réalisée en direct sur le fond de la scène par Marine Dillard - un paysage montagneux qui miroite avant de finir barré de noir.

Tout comme l'amour - manqué par divers aveuglements dont le narcissisme (Valérie Dréville, fantasque de vacuité en mère de Treplev) -, la représentation s'avérerait donc impossible (ou impensable, ou dispensable), même si le mouvement même de la mise en scène d'Ostermeier, dans sa progression scrupuleusement tchékhovienne, le dément. La perspective est ici étonnamment classique, comme si l'Allemand, bien que très à l'aise avec un théâtre plus daté, s'inclinait devant l'extrême modernité du Russe, anticipant et échappant à la sclérose de tous les codes, abolissant ainsi l'éternelle querelle des Anciens et des Modernes.

Témérité autocritique

Le marasme dans lequel se débattent les personnages de *La mouette*, volatile emblème du personnage de Nina, l'actrice ratée, est donc aussi celui du théâtre contemporain. Ni l'histoire, ni le talent, ni aucune règle, ni même la liberté totale ne sont garants de rien. La justesse d'un propos - son réalisme, sa «vérité» - ne possède pas de forme préétablie. Le metteur en scène affronte la problématique avec une audace confinant à la témérité autocritique quand il emprunte avec une férocité réjouissante les poncifs de la création actuelle (musique rock, rite diabolique, etc.).

Servi par une distribution francophone magnifique qui trouve une cohésion de jeu dans la force de ses différences, son courage fait mouche. Le réalisme a plusieurs formes, mais, dans l'interprétation pessimiste du Tchekhov d'Ostermeier, sa perfection prend celle de la mort - un oiseau empaillé, la mouette. Etre ou ne pas être plumé par trop de liberté? Beau coup de bec.

(24 heures)

(Créé: 29.02.2016, 08h02)

THÉÂTRE

Anton Tchekhov ou l'amour fou du crépuscule

Thomas Ostermeier traque l'innocence de «La Mouette» au Théâtre de Vidy



(THOMAS OSTERMEIER)

L'envol de *La Mouette*. Et à chaque fois, une même impatience. L'envie de serrer Nina, belle et juvénile allumette bientôt calcinée; Konstantin, son fiancé en songe qui se ronge de ne savoir l'aimer; Arkadina, mère suprêmement toquée, l'actrice avec un «A» capital et pathétique; Trigorine, l'écrivain à succès qui rumine en secret son insatisfaction... On a d'autant plus hâte de renouer avec la tribu d'Anton Tchekhov que c'est le metteur en scène allemand Thomas Ostermeier qui a emprunté les clés de la maison du bord du lac. Pour réaménager la datcha, il s'est entouré d'acteurs à la curiosité insatiable, Valérie Dréville au premier chef, mais aussi Bénédicte Cerutti, Cédric Eeckhout, Jean-Pierre Gos, François Lorient, entre autres. Il a aussi demandé à l'écrivain Olivier Cadiot de retraduire la pièce.

Revenir à *La Mouette*, c'est respirer l'air du crépuscule, sa vitalité paradoxale, une fièvre d'action bordée de langueur. Anton Tchekhov a 36 ans en cet automne 1896 où la pièce voit le jour au Théâtre Alexandrinski à Saint-Petersbourg. Il se sait malade, mais prête plus d'attention à ses patients qu'à lui-même. Son métier de médecin lui fournit mille sujets de fictions, son œuvre de nouvelliste est de fait déjà vertigineuse. La création à Saint-Petersbourg est un désastre – l'actrice principale est victime d'une extinction de voix. Il devra attendre deux ans pour que Vladimir Nemirovitch-Dantchenko et Constantin Stanislavski révèlent, dans leur fameux Théâtre d'art à Moscou, la beauté insidieuse de la comédie.

Sur le rivage d'Arkadina et de Nina, Thomas Ostermeier, 47 ans, ne promet pas la révolution. Mais une lecture au ras de la peau, des cœurs dérégés par la fatigue des jours et l'espoir de lendemains qui ravissent. Le directeur de la Schaubühne de Berlin ne s'appuie sur rien si ce n'est sur l'instinct de jeu, celui qui permet parfois de toucher à la grâce, ce mélange de science et d'innocence. Alexandre Demidoff

Valérie Dréville chez Tchekhov: on s'invite sans hésiter

Lausanne. Théâtre de Vidy,
av. E.-Jaques-Dalcroze 5. Du 26 février au 13 mars.
(Loc. 021 619 45 45, www.vidy.ch)

Théâtre de Vidy

L'envol de «La Mouette»

Tchekhov

Le directeur de la Schaubühne de Berlin, Thomas Ostermeier, s'installe chez Anton Tchekhov et promet un spectacle à fleur de peau, porté par la solaire Valérie Dréville

Le 26 février 2016

Lausanne: Thomas Ostermeier inszeniert Tschechows "Möwe"

| | |
|---------|------------------|
| Länge | 06:36 Minuten |
| Autor | Spreng, Eberhard |
| Sendung | <u>Fazit</u> |

Lien de l'émission : http://ondemand-mp3.dradio.de/file/dradio/2016/02/26/drk_20160226_2317_4106018d.mp3

Vertigo - Thierry Sartoretti
Le Lundi 29 février 2016

Théâtre: "La Mouette"

Lundi, 29 février 2016 à 16:35

Lien de l'émission radio : <http://www.rts.ch/la-1ere/programmes/vertigo/7496332-theatre-la-mouette-29-02-2016.html?f=player/popup>



La pièce "La Mouette" est jouée au Théâtre de Vidy de Lausanne jusqu'au 13 mars 2016. [Arno Declair - Théâtre de Vidy]

Deux noms accolés et le Théâtre de Vidy de Lausanne affiche complet quinze jours durant jusqu'au 13 mars 2016. Tchekhov, le dramaturge russe et Ostermeier, le metteur en scène allemand. La clé de ce succès rassembleur?

Pour Thierry Sartoretti cette "Mouette" jouée en nouvelle traduction francophone réussit une gageure: être à la fois contemporaine et classique, avec une bande son très rock'n'roll et une troupe de rêve.